52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 29 18 JUILLET 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

CHRONIQUE D'APOSTOLAT SOCIAL

(Suite et fin) [1]

§ II. — L'esprit social à travers les Revues

1. — La *Vie Intellectuelle* a terminé la publication des témoignages à elle adressés en réponse à son enquête sur les raisons actuelles de l'Incroyance et de l'Anticléricalisme [2]. En attendant qu'elle en tire des conclusions qui sans doute ne manqueront pas d'intérêt, nous voudrions extraire encore de ces documents ce que nos lecteurs auront profit à en connaître et conserver [3].

A) Un premier lot de réponses vise les milieux populaires ruraux et ouvriers. Nous avons reproduit déjà de larges extraits d'une réponse relative à la déchristianisation des CAMPAGNES. Ajoutons quelques traits empruntés à divers autres témoignages, au moins ceux qui nous semblent, en l'extrême diversité des situations [4], se vérifier dans un assez grand nombre de cas.

« Il semblerait que dans son ensemble, la masse rurale ait atteint le point mort : après un violent anticléricalisme, l'indifférence totale. Indifférence superficielle en certaines régions : le feu couve toujours et il suffit d'un rien pour que l'hostilité explose à nouveau, s'attaquant moins à la religion qu'à tel ou tel prêtre. Indifférence foncière en d'autres : là, la désertion de la pratique et des traditions religieuses s'accompagne parfois d'une sympathie tout humaine pour le ministre de Dieu... La masse paysanne n'est pas foncièrement incroyante. La religion la gênant, elle s'en débarrasse et n'en a cure, sans pour cela avoir des idées opposées à la religion catholique. L'esprit de routine y est pour beaucoup, soit en bien, soit en mal... Il y a survivance de l'esprit religieux : par exemple le culte des morts par l'assistance à la messe et la visite au cimetière le lendemain de la Toussaint. Pâques aussi est célébré : on ne travaille pas ce jour-là, il y a même une plus grande assistance à la messe. » Faut-il parler ici d'esprit laïque ? On ne pourrait le faire à propos du paysan qu'en dépouillant le mot de la nuance agressive ordinaire : « Ce qu'il a surtout vu et apprécié dans le mouvement *laïque,* ce qu'il a cherché surtout auprès des instituteurs et des *républicains* (comme il dit encore aujourd'hui), c'est, avec la satisfaction de ses appétits et de ses intérêts, la conquête de sa *majorité* politique et sociale. Ceci explique qu'imprégné de cet esprit démocratique, même parfois à forme anticléricale, il a pu rester et reste fidèle (d'une fidélité parfois farouche, si l'on en juge par certains incidents) au *gros* des pratiques religieuses, aux gestes essentiels qui font le chrétien : Baptême et Première Communion, Mariage et Enterrement religieux. »

Ces observations nous mènent à des conclusions importantes et sur la nature du mal et sur quelques-unes de ses causes principales :

« Ce qui manque le plus souvent à nos paysans, ce sont des raisons de croire, des convictions. Ils pratiquent le plus souvent par routine, parce qu'on a toujours fait ainsi, parce que tout le monde pratique .. Preuve que l'âme n'est pas toujours profondément chrétienne : dans certaines familles, l'appât du gain fait négliger trop facilement l'observation des dimanches. Ailleurs, c'est la morale familiale qui subit de nombreux accrocs ; on craint que les lois de succession n'obligent à partager une exploitation sur laquelle une seule famille a déjà de la peine à vivre, et pour n'avoir pas à partager, on s'en tient au fils unique. On sait que tout cela est défendu, mais on croit facilement qu'il est avec le ciel des accommodements. Ignorance plus qu'indifférence vraie. »

« De cet état de choses il faut accuser surtout l'école, où l'on passe totalement sous silence Dieu et la religion, quand on ne les attaque pas ; et la presse. Non seulement par ses campagnes où l'intention nocive est manifeste, mais aussi quand elle semble le plus inoffensive. On pourrait se demander dans quelle mesure la chronique locale a initié le paysan aux idéologies sociales, politiques et autres de notre siècle. Plus encore avec les réserves et les demi-teintes qui sont ici de rigueur, ne pourrait-on pas dire qu'il a été éveillé à une *conscience de classe ?* »

A ces causes dénoncées depuis longtemps, il en est d'autres qu'on n'a pas assez remarquées ou du moins équitablement pesées.

« Je crois, écrit-on de l'Aude, que dans la plupart des cas, ce sont les mauvais catholiques qui ont provoqué l'anticléricalisme. Ils fréquentent l'église, reçoivent les sacrements. Mais certains ne mettent pas en pratique le commandement du divin Maître : « Vous êtes tous frères, aimez-vous les uns les autres. »

Et de l'Yonne, dans le même sens : « Plus que dans tout autre milieu, la solution du problème religieux est, chez les ruraux, *affaire de contact et d'influence d'homme à homme.* Il serait facile d'illustrer cette remarque en étudiant un cas particulier : l'influence bonne ou mauvaise que peuvent avoir les catholiques *possédants, le riche, le*

[1] Voir l'*Ami* du 11 juillet.
[2] Cf. *Ami* 1934, p. 297 sq., 705 sq.
[3] *Vie Intellectuelle,* 25 oct. et 10 déc. 1934 ; 10 janv., 10 mars, 10 mai 1935.
[4] *La Vie Intellectuelle* observe très justement : « Pour donner à une telle enquête l'objectivité désirable, il faudrait d'abord dresser la carte religieuse de la France terrienne. Il ne faudrait pas seulement interroger les régions atteintes par l'anticléricalisme ou glissées à l'indifférence. Il conviendrait d'ausculter aussi les pays restés ou réputés croyants et pratiquants, pour éprouver la solidité et l'épaisseur de cette façade. »

maître, comme les appelle le paysan, qu'il voit vivre à quelques pas de lui et dont il peut confronter la conduite ordinaire avec la pratique religieuse. Si le bon exemple de la classe dirigeante n'a pas toujours une vraie influence sur la masse indifférente, il est à craindre en revanche que son exemple médiocre ou pire n'ait des effets aussi néfastes que profonds. »

Ajoutons à cela qu'un demi siècle d'action laïque ou, pour mieux dire, d'anticléricalisme militant a sinon ruiné, du moins considérablement amoindri, l'autorité personnelle du prêtre, plus nécessaire à la campagne que partout ailleurs, en raison de ce contact plus étroit que nous rappelions à l'instant : « Prestige social, services rendus, science conquérante, cette triple influence est transférée du curé à l'instituteur. Si, de surcroît, celui-ci devient agent électoral et propagandiste actif de nouvelles idées, on devine sans peine les résultats. » Ou plutôt, sans avoir la peine de les deviner, on ne les voit que trop. Mais on voit aussi autre chose et l'horizon commence à s'éclaircir : « L'étendue de l'anticléricalisme dans le monde paysan est en progrès chez *les plus de trente ans,* et en recul chez les jeunes. Pour ces derniers, c'est sous l'influence du prêtre, qui est le plus mêlé à la vie intime du jeune homme et de la jeune fille, par les cercles d'études principalement ; il est l'ami, le confident des jeunes, il peut préparer au mariage... » Ce témoignage de Lorraine est exactement confirmé par celui d'un curé du pays charentais qui se demande si l'anticléricalisme ne va pas « disparaître avec la génération des 50 et des 60 ans. »

Nous ne serions pas étonnés que les faits n'autorisent pas encore ailleurs, au moins pour une date prochaine, des prévisions aussi encourageantes. Mais il semble bien que partout la situation est en voie de redressement. On signale encore, et c'est un très heureux symptôme, que les populations rurales ne sont plus aussi disposées à s'en laisser imposer par l'instituteur qui sort de ses attributions, comme il arrive parfois, surtout aux jeunes générations de maîtres. Il ne nous convient pas d'exciter l'opinion, même contre ceux à qui il arriva de la retourner contre nous, et c'est par d'autres moyens que nous retrouverons le prestige nécessaire à notre action.

Ces moyens, le curé charentais déjà cité les dit excellemment. Nous ne saurions mieux faire que de le citer encore pour conclure. Il voit le salut des campagnes dans l'Action Catholique des jeunes ruraux et dans l'apostolat des prêtres :

« Le clergé, pour accomplir sa tâche, dispose de moyens incomparables. Son erreur a consisté à ne pas les employer et à croire que, pour triompher des adversaires, il suffisait de leur opposer les mêmes armes. Ce procédé porte en lui-même la faiblesse et la tare de tous les procédés humains. Il est voué dans la plupart des cas à l'échec ; et, ce qui est plus grave, il est une cause de divisions, de haines, d'animosités, de rivalités. Ses résultats peuvent être déplorables.

Le prêtre est le dépositaire de bienfaits divins. Il prêche, il instruit, il visite ses paroissiens. Quel bien on peut faire au cours d'une visite à domicile ! C'est là que le zèle et la charité sacerdotale auront l'occasion de s'exercer dans leur surnaturelle et bienfaisante influence. Les catéchismes, les fêtes à l'église,... réunir, grouper les enfants, créer une élite ; ce sont les élites qui nous sauveront dans nos campagnes, comme les élites des villes ont été la digue contre les idées extrémistes. Que le prêtre dans l'exercice de son saint ministère agisse toujours avec une grande bonté : les âmes les plus déchues sont toujours attirées par le charme irrésistible de la douceur et de la mansuétude. Et les malades ? C'est la portion du troupeau la plus intéressante, et combien est coupable le prêtre qui la néglige.

Le désarroi dans nos campagnes est grand. Les âmes matérialisées attendent l'heure du renouveau divin ; donnons-leur de la sainteté. »

B) Par certains côtés les milieux OUVRIERS ne sont pas sans analogie avec les milieux ruraux. Comment s'en étonner ? Les uns et les autres ne sont-ils pas baignés par la même atmosphère intellectuelle, morale, spirituelle, influencés par les mêmes courants de vie ? En ville plus encore peut-être qu'aux champs, la société dans laquelle l'enfant est lancé au sortir de l'école semble avoir été faite tout exprès pour matérialiser tout ce qu'elle porte. Or,

« un enfant est jugé digne de sa Communion solennelle, qui pour la plupart est le terme de toute formation religieuse, lorsqu'il sait le mot à mot du catéchisme. Mais cela, c'est le résultat d'une bonne mémoire qui peut fort bien ne pas correspondre à la moindre étincelle d'amour de Dieu. Ne susciterait-on pas de résultats plus profonds et plus durables, en enseignant et en développant davantage l'Evangile ? La religion ne serait-elle pas mieux pratiquée si elle était plus aimée, et ne serait-elle pas plus aimée si l'Evangile était plus connu ? »

A ce premier danger d'ordre intellectuel s'en ajoute un autre d'ordre moral qui n'est pas moindre. A quel moment, en quelles conjonctures le petit citadin va-t-il subir un pareil choc ?

« Aujourd'hui, tout comme par le passé, la bataille se jouera sur la crise de la puberté. Il faut se rendre à l'évidence que la question sexuelle domine encore la jeunesse. Plus maintenant qu'autrefois. Cela tient à plusieurs raisons : excitations multiples, trépidation de l'existence, civilisation, promiscuités déplorables exigées par la misère qu'il serait trop long d'analyser. Les théories freudiennes n'ont évidemment pas pénétré les masses ouvrières, mais, comme bien d'autres, ces théories n'ont été formulées que parce qu'elles répondaient à une exigence actuelle et totale... Le plus grave pour nos jeunes ouvriers, c'est que la crise de puberté correspond précisément avec leur entrée dans l'usine. Naturellement, nous nous trouvons ici en face d'un problème complexe, dont chaque jour accentue la gravité...

Ce n'est pas tout. L'ouvrier a des raisons d'incroyance qui tiennent à son travail. Toute sa vie l'écarte de la Vraie Vie. Le jour, perclus sous la tâche routinière, adhérant à sa machine, rouage lui-même de quelque chose qu'il ignore, il s'agglomère au métal qu'il pétrit ; et, le soir, rentrant fatigué, misérable, indifférent, pourquoi penserait-il aux problèmes éternels ? Comme le cultivateur, il vit au jour le jour, tout près du sol, de la matière, mais il n'a pas l'espoir, les curiosités, les hasards, les horizons sans fin, tout ce qui tend le paysan vers quelque chose qui le dépasse. »

Enfin, pour comble d'infortune, à la ville comme à la campagne, sévit ce que Berdiaeff appelle « le

scandale de l'indignité des chrétiens », qu'ils soient des infidèles ou des tièdes :

« L'apprenti qui observe avec la curiosité inhérente à sa jeunesse, subit d'un côté l'influence déplorable de ses camarades esprits forts, et d'autre part de son maître qui n'est trop souvent qu'un catholique de façade. Il ne connaissait pas encore la classe bourgeoise : la voilà devant lui. Il commence à entrevoir que certains hommes qui lui ont été donnés en exemple sont indignes de ce Christ qui paraît mort en eux, et que ceux-là mêmes qui peinent en silence, et qui souffrent, s'agglomèrent à la masse stigmatisée. »

Les résultats sont ce qu'ils peuvent être et on nous cite des exemples typiques. Tel ouvrier très honnête

« considère les curés comme de braves gens. Mais la mauvaise conduite de certains papes et de certains prêtres prouve l'inefficacité de la pratique religieuse. Les richesses de l'Eglise alors que le Christ est né dans le dénuement... Donc c'est inutile d'aller à l'église ; les curés c'est une association de commerçants. Croire à Dieu,... sa conscience ne s'y refuse pas. On peut admettre les Evangiles ; d'ailleurs ils renferment la vraie morale. Il déplore que beaucoup de catholiques et de prêtres reflètent si mal la pensée du Christ. » — Tel autre, après une enfance malheureuse, marié dans la misère, n'en a pas moins élevé honnêtement deux enfants : « Il est actuellement président d'une Mutuelle : son souci est d'aider plus malheureux que lui. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec lui du sujet religion. Il a paru me dire que je me laissais berner par les curés. On n'a pas besoin de religion pour vivre. Du moment qu'on fait son devoir, ça suffit ; on peut mourir content. Dans la société il y a ceux qui possèdent et qui jouissent à leur gré, et ceux qui vivent péniblement de leur travail, comme lui. Il dit que nous devons nous unir pour ne pas nous laisser dévorer par les gros. La vie éternelle lui semble ridicule. Il croit que la justice doit s'établir ici-bas. »

Trop souvent, sous l'influence de tant d'excitations malsaines, le sens moral s'émousse, semble même s'évanouir. « D'où appétit de tous les plaisirs, entretenu par le cinéma, très fréquenté par l'ouvrier, les bals, les music-halls ; car l'imprévoyance est à peu près générale et tout ce qui, dans le salaire, n'est pas indispensable pour la vie de chaque jour, passe au plaisir. L'économie pratique se rencontre bien rarement chez l'ouvrier. »

Décidément le tableau est sombre. Et pourtant le même enquêteur apporte aussi d'autres observations qui paraissent à première vue contradictoires :

« J'ai constaté plusieurs fois que les questions purement religieuses intéressent l'ouvrier comme une nouveauté plutôt qu'elles ne le font se dresser au combat. Pris individuellement surtout, il ne manifeste aucune hostilité. Il n'ose pas questionner, par un préjugé entretenu par la mauvaise presse ; il n'ose pas davantage laisser soupçonner à ses camarades l'intérêt qu'il goûte, mais on ne peut nier qu'il est intéressé. »

D'où il conclut qu'il ne faut plus être timide en matière religieuse, mais oser affronter le mal en lui opposant le plus grand bien. Qu'est-ce à dire, sinon que même chez les égarés subsiste toujours une inquiétude qui est tout simplement l'insatisfaction radicale de l'âme à qui Dieu manque ? « *Fecisti nos ad te, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* » On lira avec intérêt comment Dieu parfois reprend possession de cette âme : le cas nous semble assez typique pour mériter d'être connu :

« L'évolution en est longue. L'influence de l'école, les réflexions de son père, l'éloignent de la religion jusqu'à 15 ans 1/2. Il fut baptisé en cachette du père, mais la mère réussit à lui faire faire sa Première Communion. Le jeune garçon entre en apprentissage à 13 ans 1/2, un an après la mort de son père A l'usine il fait un apprentissage avec un contremaître communiste. A l'heure du déjeuner, il digère les colonnes de l'*Humanité*. Ceci pendant près de trois ans. Mais à côté des bobards entendus à l'école contre les enseignements du catéchisme appris à contrecœur, il éprouve un malaise. Tout se brouille en son esprit. Il cherche à situer où est la vérité. Il veut savoir pourquoi il est sur terre. Pourquoi cette aspiration au bonheur parfait qu'on ne peut satisfaire pleinement ici-bas ? Qu'est-ce donc que l'Eglise, Jésus-Christ, les Apôtres, les Saints, le Pape ? D'où vient que tant de peuples croient en Dieu ?

Pendant trois ans il est en proie à une lutte intérieure La crise de puberté rend l'état pire. Il cherche la vérité. Où ? Il écoute par T. S. F. les sermons de carême de Notre-Dame, ceux du R. P. Lhande. Il voudrait se dépenser au service de ses frères de travail. Les doctrines communistes et socialistes ne répondent pas complètement à ses aspirations généreuses.

Il ne fallait qu'un coup de grâce pour faire jaillir la foi dans son âme.

Une mission a lieu dans la paroisse voisine de sa demeure. Sa sœur, revenue à la pratique religieuse quelques mois auparavant, l'invite à y aller. La curiosité, le désir de savoir le font fléchir. Il y va avec l'idée qu'il va découvrir des déficiences que son professeur lui a inculquées. Trois semaines passent. Ces conférences le passionnent. Il se sent prêt à accepter la religion que sa mère a essayé de lui donner.

Il prie ardemment que Dieu l'éclaire. Il saisit toute la beauté de la religion. C'est la fête de la Toussaint : il fait une confession générale, et il lui semble que l'avenir est possible. Plusieurs fois, il avait eu l'idée de se suicider si sa mère venait à mourir. Il a fait du chemin depuis, il est dirigeant dans une Fédération jociste. »

Ainsi, sans que les enquêteurs se soient donné le mot, sans même qu'ils se connaissent, le jeune ouvrier chrétien rejoint le curé charentais dans une adhésion cordiale sans réserves aux méthodes de l'Action Catholique. Et c'est bien la meilleure apologie qu'on en puisse faire.

C) Si les milieux populaires nous intéressent entre tous par l'importance numérique des masses qui les constituent, il en est d'autres qui tout ensemble sollicitent au plus haut point notre curiosité et éveillent chez nous défiance et inquiétude. Nous connaissons assez mal, convenons en, les milieux de L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE : et qui pourrait nous en vouloir de nous porter vers eux avec plus de circonspection que d'enthousiasme ? Cependant, même les plus hostiles des maîtres de nos écoles ont droit à notre sollicitude pastorale : ils ne nous deviendront jamais

indifférents. — Sur ce grave sujet, la *Vie Intellectuelle* n'a pas reçu moins de dix-neuf réponses, dont trois sont déjà des comptes-rendus d'enquêtes plus restreintes. Force nous sera bien de nous borner aux citations qui nous paraissent les plus suggestives.

Notons d'abord que « les milieux primaires sont des milieux populaires, avec les opinions, les qualités, les défauts, soit du peuple paysan, soit du peuple ouvrier. On y trouve d'abord une ignorance inconcevable des questions religieuses, avec la même paganisation. On y trouve aussi, presque intacte, la psychologie du peuple ; même désir de sécurité matérielle, et parfois, secrètement, de vie *bourgeoise,* avec des qualités — entamées à présent, mais encore solides — de travail, d'économie, et tout à la fois un cœur humble et chaleureux qui regarde moins à la solidité des arguments qu'à l'éclat des images. »

Pourquoi cette malheureuse déficience de la formation religieuse primaire ? Nous rappelions naguère [1] qu'il serait contraire à la vérité historique de voir dans l'école sans Dieu (si néfaste soit-elle d'ailleurs) la cause première de l'apostasie des masses. Il faut bien convenir que, ne distinguant pas toujours assez vite traditions et routines, nous avons mis quelque temps, trop de temps à reconnaître que nos méthodes catéchistiques avaient besoin de rajeunissement. Le vicomte d'Avenel a écrit sur ce sujet des lignes dont la méditation peut nous être profitable :

« Abrégé de théologie, dont la rédaction fut ordonnée par le Concile de Trente au lendemain du Protestantisme, le catéchisme est excellent pour préciser, pour fixer la foi de ceux qui croient ou veulent croire, comme les gens du XVII^e siècle. Mais la théologie, qui par elle-même n'a guère fait de conversions, ne saurait donner la foi *ni le goût de la foi* à cette jeunesse contemporaine qui récite le catéchisme et pour qui le Christ demeure un inconnu. Ils ne l'aiment pas parce qu'ils ne le connaissent pas *personnellement*, qu'ils ne l'ont jamais fréquenté, ni entendu sortir de sa bouche les enseignements de tendresse et de bonté dont l'humanité a vécu depuis son passage, et dont ses pires ennemis actuels sont inconsciemment imbibés [2]. »

L'enquête que nous suivons confirme pleinement ces vues. Un instituteur se demande si pour la majorité des cas d'incroyance qu'il observe autour de lui, on peut vraiment parler de disparition d'une première instruction et formation religieuses : et il ne le croit pas, « parce qu'il faudrait que celles-ci aient existé... Ces âmes en sont restées au grand catéchisme en images, elles ont conservé du catholicisme une représentation puérile. D'autre part, *il n'y a jamais eu saisie* du christianisme. Le catéchisme et la prédication ont trop présenté des formules dogmatiques sans relation avec la vie. Prières et sacrements sont demeurés une routine, du formalisme, la religion était du plaqué qui pouvait et devait sombrer au premier orage. » Et un autre, après avoir constaté qu'on ne peut pas compter sur l'enseignement

[1] *Ami* 1932, p 213.
[2] *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1919, p. 857-859. Voir dans le même sens, *Prêtre et Apôtre*, 1930, p. 78 ; *Recrutement Sacerdotal*, janvier 1931, spéc. p. 83 sq.

religieux dans et par la famille, ajoute dans le même sens :

« Restent les leçons de catéchisme. Nous le savons, cet enseignement hâtif, donné au plus mauvais moment de la journée, à des enfants qu'il prive de récréation, ne se présente pas avec les meilleures chances. Faut-il dire qu'il est encore dispensé souvent par des méthodes auxquelles les enfants ne sont plus habitués ? Comme on souhaiterait quelques cours de pédagogie, de psychologie enfantine dans les Grands Séminaires ! On fait heureusement depuis quelque temps de grands efforts : livres à l'usage des petits, causeries, films, images mieux faites, petits cercles d'études. Pourtant, dans nos grandes villes il est encore des enfants qui ne voient pas même l'autel pendant le saint sacrifice, qui ne sauront jamais suivre la messe, même après la Première Communion. Et combien aussi, même parmi ceux qui ont bien récité le mot à mot du catéchisme, n'ont jamais entendu parler du Maître de sa vie, de sa Personne, et pour qui Il n'est pas vivant ! »

C'est pourtant avec ce pauvre bagage que l'enfant bien souvent entrera à l'Ecole Primaire Supérieure pour de là passer à l'Ecole Normale. Quelles influences y subira-t-il ? « L'enseignement des Ecoles Normales n'est pas un feu ouvertement dirigé contre la religion. Il y a bien quelques exceptions parmi les membres de l'enseignement qui usent d'allusions malveillantes et de pointes. Mais dans l'ensemble il *n'existe pas* une formation antichrétienne voulue. » C'est le silence complet, en particulier sur ce qui révèlerait l'actualité du catholicisme.

« De l'activité de nos jours : Semaines Sociales, Confédération des Travailleurs Chrétiens, action pacificatrice du Saint-Siège, rajustement intellectuel, — ignorance totale.. On trouve dans certains livres le moine gras et paresseux, l'évêque riche et dur, le prêtre bénisseur de la guerre, soutien des riches et des rois oppresseurs, etc... Mots et images portent l'idée. Sans qu'on le lui ait positivement enseigné, l'enfant peut garder la notion vague d'une Eglise ancienne, démodée, qui n'a plus le beau rôle depuis le Moyen-Age, toujours hostile aux réformes, de connivence avec les puissants... Personne ne vient fixer à côté les faits chrétiens ; personne ne parle de la vie des saints, de leur rôle, de ce qu'a fait et de ce que fait chaque jour l'Eglise en la personne de ses chefs et de ses meilleurs enfants. » — « Quelques-uns à qui j'ai montré des extraits d'encycliques pontificales ou des journaux ou des revues écrits par des catholiques sociaux ou partisans du rapprochement international, ont manifesté leur sympathie. Puis ils ont ajouté, sceptiques : « Combien y en a-t-il de catholiques qui connaissent la doctrine des Papes sur ces questions-là et y conforment leur conduite ? »

Le *scientisme* en tant que système philosophique est en baisse, et c'est seulement dans les milieux primaires attardés qu'on croit encore à la religion de la Science. Ayant parlé récemment de la nouvelle idole qu'on lui a substituée, *le sociologisme* [1], nous n'y reviendrons pas, sinon pour noter que les résultats de cet enseignement ne sont pas toujours aussi néfastes qu'on pourrait le craindre. « La majorité des candidats ont appris par cœur certains cours, la plupart des questions

[1] *Ami*, 10 janvier, p. 28 sq.

les déroutent. » Pourtant, la formation philosophique étant assez rudimentaire, il reste dans l'esprit une disposition « à croire que la société est tout, qu'elle est la source de toute morale, de toute religion, » dans le cœur un besoin de sentir, de communier à tout ce qui est vie. « Où conduisent ces vagues aspirations ? A des routes bien diverses. Au communisme parfois, car il exalte : il donne une foi.... Parfois aussi au catholicisme... Les catholiques ont-ils vraiment une vie ? Que vaut-elle ? Que donne-t-elle ?... » Ainsi parfois le diable porte pierre.

Plus redoutable que celle de l'enseignement est l'action des camarades ; « c'est même de beaucoup le facteur le plus agissant, » et celui qui se manifeste d'abord dès l'Ecole Primaire Supérieure et l'Ecole Normale : n'oublions pas que le régime de ces écoles est l'internat. Or, si « cette influence peut comme partout s'exercer dans tous les sens, ce sont les non-pratiquants qui sont en majorité. »

« *Les camarades* contribuent à créer l'atmosphère dite laïque, faite d'incompréhension du catholicisme symbolisé par le prêtre. Leur esprit se transforme peu à peu en celui d'une chapelle areligieuse, animée par la peur d'une emprise cléricale. Ils ne conçoivent pas encore la possibilité d'être catholiques et membres de l'enseignement public. Leur influence, parce qu'ils sont le nombre, parvient assez facilement, et dès l'entrée de l'Ecole Normale, à étouffer la foi des timides catholiques. »

Comment cette *soumission* à l'ambiance scolaire prépare pour l'heure de l'entrée dans les cadres une sorte de *démission* de la personnalité, il est superflu de le montrer.

« L'adhésion au Syndicat National s'explique très facilement sans qu'on soit obligé d'invoquer les idées antireligieuses des maîtres : entraînement des collègues, propagande intensive, attrait d'une revue pédagogique intéressante, illusion de la loi du nombre. Depuis quelque temps le gouvernement lui réserve ses faveurs. Le Syndicat National serait le seul groupement qui ferait aboutir les revendications professionnelles : il ferait la pluie et le beau temps. C'est quelquefois le seul connu. C'est bien porté et on risquerait de faire figure de réactionnaires ou de traîtres à la cause laïque en adhérant à l'Union Nationale. Enfin une certaine *prolétarisation du personnel,* une certaine jalousie du bien-être des *bourgeois* coudoyés et qui apparaissent, qui sont souvent de valeur inférieure à l'instituteur lui-même. Mais tout cela (hostilité des maîtres, adhésion au S. N.) est *extérieur* et non le fruit d'une *conviction.* »

Malheureusement tout syndiqué est obligatoirement abonné à l'*Ecole Libératrice,* dont nous avons dit ailleurs l'anticléricalisme passionné [1].

« L'influence, dans le sens de l'hostilité vis-à-vis de l'Eglise, du Syndicat National et de l'*Ecole Libératrice* me semble très importante sur des caractères si faciles à modeler. Il suffit de reprendre la collection de l'*Ecole Libératrice* (la meilleure revue pédagogique actuelle), surtout depuis deux ans, pour constater que les dirigeants s'efforcent de ruiner tout ce qui est religieux par de multiples exposés qui se parent d'un certain sérieux, d'une certaine allure scientifique, mais qui sont d'un dogmatisme qu'on nous reprocherait si nous le professions. »

Ce témoignage de bonne foi suffirait à qualifier la complaisance de l'Etat envers les saboteurs de cette neutralité dont il a fait un dogme.

Mais à la neutralité de l'Etat qui donc croit encore ? N'est-ce pas un député catholique, M. Le Cour-Grandmaison, qui, le 3 avril 1933, proposait au gouvernement, sans succès d'ailleurs, cette base d'accord : « Il vous suffirait simplement de substituer à l'irréalisable et chimérique neutralité de l'école la bienfaisante et salutaire neutralité de l'Etat » ? L'enquête nous dit le véritable caractère de notre régime scolaire : « Il est né dans la bataille, dans les batailles... Arme de combat ou si l'on veut de *défense* dans les luttes politiques, il devait dans la pensée profonde de ses fondateurs soutenir le régime républicain... » Or on sait ce que parler veut dire. Dès l'Ecole Normale le futur maître s'entend répéter :

« Respectez-vous, ne vous laissez pas endoctriner ; vous êtes de bonne foi ; mais l'Eglise ne vous flatte que pour vous asservir. Un éducateur pense par lui-même ; ou encore : Soyez loyal envers l'Etat qui vous paie, et ne servez pas ses ennemis : l'Eglise est l'ennemie de l'Etat ; l'école libre est son instrument ; elle cherche à le détruire ; n'adhérez pas davantage aux cercles catholiques universitaires, aux Davidées ; ce serait déloyal. Enfin : Ne nous quittez pas ; nous sommes tous solidaires ; nous formons une famille ; nous avons les mêmes intérêts, les mêmes ennemis. Restons unis ; ne trahissez pas. Ces propos, les élèves ne sont pas seuls à les tenir. »

Assurément, avec du caractère on pourrait faire face. Est-ce facile, et l'héroïsme fut-il jamais le fait du grand nombre ? « La peur de s'affirmer catholique est la grande complice, peur que cette affirmation suscite des histoires, peur accrue par l'impossibilité de rendre raison de sa foi... »: nous avons vu pour quelles raisons. On est entré dans la carrière pour y gagner honorablement sa vie, non par goût du martyre. Il serait surprenant que ce goût vint avec le temps. Il est certainement plus facile de se mettre à l'unisson du milieu. « L'instituteur est, la plupart du temps, à la tête, dans le village, du clan anticatholique... Cette attitude est due à la peur, au respect humain,... à l'acceptation comme fait justifié de la théorie : instituteur = anticuré, au désir de sauvegarder son avancement, d'éviter les histoires et les difficultés avec les autorités communales et administratives... Les individus isolément valent beaucoup mieux que la mentalité générale du groupe *instituteur.* »

On signale une dernière cause de fléchissement de la spiritualité ou de matérialisation : le surmenage. « L'instituteur est absorbé. Les occupations annexes lui prennent souvent un temps égal à ses heures de présence obligatoires. C'est ainsi que peut s'expliquer cette réponse : Oui, ce serait intéressant de vivre sa religion, mais je n'ai pas le temps de la connaître. Et quant à exercer les pratiques formelles d'un rite que je ne m'explique pas, merci. » Dès l'école, d'ailleurs, la surcharge des programmes a réduit à l'extrême les possibilités de travail et de lecture personnelle :

[1] *Ami* 1934, p. 35.

« L'habitude du travail intellectuel se perd. (Je n'ai pas l'impression que les jeunes lisent beaucoup). Les premières années, la préparation de classe absorbe une sérieuse partie des temps libres (pour les institutrices s'ajoute le temps consacré au ménage et à la cuisine). Et après la fatigue d'une journée où le jeune maître s'est dépensé avec ardeur, il se contente de quelques romans qui reposent. On se nourrit de *Gringoire*, de *Candide*, de *Marianne*, de politique aussi (le *Populaire* a beaucoup d'adhérents). Pour prétendre à une culture, il aurait fallu que l'Ecole Normale apprît au jeune homme à travailler seul. Certains professeurs lui ont recommandé de ne pas se *rouiller*, de ne pas se *fossiliser*, mais leurs enseignements ne l'ont pas suffisamment formé au travail personnel, et n'ont pas développé son esprit critique. »

Certains se lancent dans le sport ; pour d'autres, « c'est la vie terne, morne, coupée par quelques *bombes* et quelques bals. Il n'y a pas d'inquiétude... »

Enfin, car il faut avoir le courage de tout dire, certaines maladresses de notre part n'ont-elles pas aggravé la situation plutôt que de l'améliorer ? L'Eglise a contre le régime scolaire de justes griefs. Mais qu'il est difficile d'atteindre les idées sans blesser les personnes ! Il ne semble pas qu'on puisse rien objecter, du moins en principe, à ces observations d'un instituteur :

« Il me paraît que lorsque en chaire, par exemple, l'école sans Dieu est anathématisée, il serait bon que — à l'exemple d'un curé d'une paroisse de ville que je connais — le prêtre employât des termes qui disent les choses sans blesser quelqu'un de son auditoire, ou joignît à la lettre un rapide commentaire pour sauvegarder à la fois la vérité de la doctrine et la dignité des personnes.

Le prêtre, d'autre part, peut prendre contact avec les instituteurs. La guerre a rapproché bon nombre de ceux qui s'ignoraient. Que le curé de campagne ou de ville ne craigne pas, nouvellement arrivé dans la paroisse, de faire une visite au personnel enseignant, même si celui-ci est réputé incroyant ou hostile. Ce geste de courtoisie n'est pas toujours inutile... Une simple démarche, la visite à l'instituteur du curé nouvellement arrivé, a créé, sinon l'entente formelle, du moins la sympathie. De la personne aux idées, la distance est parfois plus courte qu'on ne pense. »

Tout cela est justice, courtoisie, charité, vertus qui sont dans les meilleures traditions du clergé de France, qu'il ne faut pas laisser prescrire. Des polémistes catholiques ne se sont pas crus tenus à tant de réserve, et c'est fâcheux. « Pourtant, au lieu de railler l'*esprit primaire*, on ferait mieux de le prendre au sérieux ; car tel qu'il est, il est une force, une force agissante et puissante. » Qui donc oserait le contester ? « Certains articles agressifs parviennent souvent jusqu'aux plus sincères et aux plus tolérants et les blessent douloureusement comme toute injustice... Quand la sensibilité est meurtrie, la raison est vite gagnée à l'opposition et à la lutte. » On assure que parfois le mauvais exemple a été contagieux.

« Pourquoi prend-on prétexte d'une parole rapportée et déformée par un enfant pour entrer en guerre contre l'instituteur, ou tout au moins pour cesser les gestes de courtoisie et de respect mutuels (saluts, poignées de mains...) ? » Et encore : « Le malheur veut que la mentalité soit faussée également chez les catholiques, parfois même les plus éclairés ou qui devraient l'être : les prêtres. Pour eux, l'instituteur catholique, malgré l'estime qu'ils lui accordent, n'est pas à sa place : Tout *instituteur* catholique ayant vécu à la campagne ne peut qu'affirmer cette constatation, *juste, à un degré moindre cependant, même pour les institutrices.* »

Pour notre part nous ferions des réserves sur la portée de cette affirmation qui nous semble trop générale. Nous connaissons, et en des régions diverses, des exemples de relations au moins courtoises, et le même témoin ajoute d'ailleurs un peu plus loin :

« Les milieux catholiques ont beaucoup évolué, mais le malentendu persiste encore à cause de l'ignorance mutuelle et de la séparation dans laquelle vivent souvent deux personnalités qui pourraient s'estimer et gagneraient à se connaître : l'instituteur et le curé. Une telle incompréhension (exploitée régulièrement par M. Albert Bayet, dans *l'Ecole Libératrice*, par exemple) risque d'être un obstacle sérieux au rapprochement de beaucoup de nos collègues vers le catholicisme. »

Il suffisait que le danger nous soit signalé pour que nous soyons sur nos gardes. Nous n'aurons pas d'ailleurs la simplicité de croire que désormais tout sera pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il reste et il restera des points de friction qu'il importe au moins de connaître pour éviter des impairs. Par exemple, comment l'opposition de l'Eglise à la pratique de la gémination serait-elle comprise d'hommes en l'esprit de qui le mot *Péché originel* n'éveille que des idées parfaitement incohérentes ? Ou encore, comment la concurrence d'une école libre pourrait-elle n'être pas pénible spécialement au maître bien disposé, qui a conscience de ne pas mériter personnellement l'hostilité ou la défiance dont il se sent entouré ? S'il ne nous appartient pas de trouver immédiatement une solution à ces problèmes, c'est bien déjà quelque chose de savoir qu'ils se posent : c'est même beaucoup pour favoriser la création d'une atmosphère où il sera permis de travailler utilement à faire enfin un peu de paix autour de l'Ecole. Nous n'y avons pas renoncé.

Nous ne pensons pas qu'on nous sache mauvais gré d'avoir fait bonne part à cette partie de l'enquête. Nous croyons même que beaucoup seront heureux de posséder des informations sérieuses qui les aident à tirer au clair certaines situations particulières passablement confuses. Ceux de nos lecteurs qui ont gardé souvenir de notre Chronique consacrée aux catholiques de l'Enseignement public [1] pourront maintenant en confronter les conclusions avec celles d'un instituteur déjà plusieurs fois cité :

« Ne semble-t-il pas paradoxal de dire qu'en dépit de toutes ces difficultés, à cause d'elles peut-être, le mouvement catholique universitaire suit une marche que rien n'arrête ? Si nous cherchons les moyens par lesquels il s'étend, nous y verrons la confirmation de ce que nous avons déjà dit. On demande au catholicisme une vie, un soutien, parfois ; mais le plus souvent, une vie au sens absolu, transcendant. On ne cherche pas des raisons logiques, des preuves d'un caractère seulement rationnel ; d'emblée, on va au surnaturel :

[1] *Ami* 1934, p. 33 sq.

« Je n'aurais jamais cru si le miracle n'existait pas, » disait un jeune. Et un autre : « Je crois parce que je vois bien que Jésus n'est pas un homme. » Dès lors, on veut un catholicisme complet ; on veut aller au fond, commencer, non sans quelque présomption parfois, mais avec enthousiasme, par le plus difficile. On lit des ouvrages de dogme, mais encore plus, peut-être, des ouvrages de spiritualité, et des biographies qui sont des exemples, des preuves de vie, de vie qui se communique, et qu'on veut imiter. On montre une sévérité intransigeante pour les chrétiens tièdes, pour les prêtres habiles, les prêtres politiciens ou hommes d'affaires ; on dit d'eux, même injustement : « Ils n'ont pas la foi. » Mais en revanche, quelle influence exercent ceux qui sont pieux et bons ! comme ils sont vénérés ! comme on leur sait gré de savoir transposer toute question sur le plan surnaturel, de dispenser à l'âme une vraie nourriture, de donner, enfin, des règles solides de pensée !... Le peuple est un enfant. Il y aura toujours une foule capricieuse, instable, mais généreuse. La méthode à suivre avec elle, c'est toujours la même : celle de l'Evangile. Le saint ! Elle est prête à l'acclamer, à pleurer près de lui, à abuser de lui, à le vénérer, sans explication.

Les maîtres primaires, venus du peuple, eux aussi, sont souvent des cœurs ardents, et des logiciens simples. Ils auront la foi ardente, ou rien : nous le disions au début ; et c'est pourquoi ils sont parfois si exigeants : *Il leur faut des prêtres toujours à l'autel,* disait récemment l'un de leurs aumôniers. »

Nous ne nous en plaindrons pas ni ne faillirons au devoir que nous crée ce pathétique appel. Il n'est encore que celui du petit nombre ; mais ce sont les meilleurs, et Montalembert pensait à des hommes de cette trempe quand il disait : « Ce sont les minorités qui font les grands mouvements. »

D) Resterait à parler des ÉTUDIANTS. Nous le ferons beaucoup plus brièvement, non pas certes que le sujet manque d'intérêt, mais simplement parce qu'il faut en finir. De ce qui a été dit et redit sur le renouveau religieux, sensible depuis la Grande Guerre dans les élites, on aurait tort de conclure que l'incroyance et l'anticléricalisme aient disparu des écoles. La vérité telle qu'elle se dégage de tous les témoignages reçus, c'est que dans tous les milieux : Normale, Lettres, Histoire, Sciences, excepté peut-être Polytechnique et Centrale, les croyants ne semblent pas dépasser la moitié, dans les meilleures conditions, et le plus souvent ne l'atteignent pas. De plus, grâce à l'abondance des bourses, le recrutement populaire s'est beaucoup intensifié, si bien que les obstacles auxquels la foi se heurte dans les milieux étudiants ressemblent fort à tous ceux que nous avons précédemment signalés : ce qui d'ailleurs simplifie la tâche de l'enquêteur.

Cette observation est vraie en particulier des difficultés d'ordre social : prétendue indifférence ou hostilité de l'Eglise à l'amélioration du sort des petits, à une organisation plus stable de la société internationale. Ainsi s'explique le développement du communisme dans ces milieux. Au surplus, les observations suivantes paraissent donner une idée suffisamment exacte de la situation dans son ensemble :

« A vingt ans, l'esprit d'incroyance de *l'étudiant* est presque toujours dû à l'esprit d'imitation, à une crise de la moralité, à l'insuffisance ou à l'absence de formation religieuse antérieure.

Aussi on ne peut pas dire qu'il y ait souvent d'*inquiétude religieuse* chez ces jeunes gens. Du moins cette inquiétude est passagère, elle se résout vite, temporairement. — Certains volontairement écartent cette préoccupation, ils ont bien le temps d'y penser. — C'est par boutades, par accès, qu'ils y pensent et en parlent.

L'inquiétude continue est beaucoup plus fréquente *chez les étudiantes,* chez celles qui, élevées dans un milieu familial incroyant, se trouvent souvent en présence de croyants et en même temps loin de leur famille.

Anticléricalisme. Il est fréquent chez les jeunes gens : il se manifeste par des paroles plus ou moins violentes, provenant d'une sorte d'entêtement, mais sans bases profondes : il provient surtout de l'ignorance, de calomnies entendues.

Parfois pourtant il se cherche des raisons plus profondes : tout l'arsenal des faits, plus ou moins exacts et discutables, dont on rend l'Eglise responsable dans l'histoire. Au fond ils n'ont pas beaucoup raisonné leur attitude : souvent ralliés à un parti politique, ils en acceptent sans discussion toutes les opinions.

Indifférence. Il est rare qu'on rencontre l'absence absolue de préoccupation religieuse. Mais une certaine indifférence, le fait que cette préoccupation n'est nullement aiguë est une des raisons de l'incroyance. Il y rentre alors une certaine dose de mépris pour les *superstitions.*

Est réellement indifférent, semble-t-il, tel étudiant qui s'amuse beaucoup.

Mais ce sont des cas isolés.

La préoccupation religieuse existe chez presque tous : l'étudiant incroyant se cherche et se donne des raisons. Mais il n'approfondit pas sans cesse ces raisons et n'en recherche pas toujours d'autres avec acuité. »

Nous avons reconnu ailleurs l'action capitale de la camaraderie ; on ne sera donc plus surpris de lire sous la plume d'un Normalien :

« Je voudrais en terminant insister sur l'influence des camarades, que je crois décisive. Merveilleuse époque de la vie ! Les conversations de notre vingtième année, nous ne les oublierons jamais ; ces discussions passionnées, où l'on sent vaciller toutes ses croyances les plus chères, tout ce qui semble former sa spiritualité même, l'ébranlement profond qui succède à l'âpre lutte ; parfois une impression de défaite qui demeure et qui paraît entourer certaines questions d'un halo douloureux... On n'y revient qu'avec peine en hésitant, et l'on se défend moins. Un jour, on sent que les idées pures ne sont plus en jeu, mais bien l'éternité tout entière et le sens même de la vie. Cela, ni les maîtres, ni les livres ne le suggèrent, ce sont les camarades dont la vive voix semble frapper directement l'édifice de notre foi. Et comment résister à leur ironie ? Les plus courageux ont peur du ridicule. Il faut avoir pitié et non pas s'indigner : la lutte est dure contre tant d'ennemis et les champions de la foi sont bien mal préparés pour le tournoi.

L'ignorance, en effet, des jeunes gens catholiques en matière de religion est singulière : leur connaissance du Christianisme est toute superficielle et toute formelle. Sauf une élite, ils ne vivent pas de la vie chrétienne, ils ne la comprennent pas ou n'en sentent pas l'attrait, le besoin. Insuffisamment préparés pendant leur première jeunesse, leur foi n'est qu'une habitude,

les sacrements une routine ; ils ne rompent pas sans doute l'antique lien ; ils le laissent lentement pourrir.

Voilà, je crois, où nous en sommes : beaucoup d'hostilite a fait place à beaucoup d'indifférence, ce qui, je crois, n'est guère un progrès. On se demande quel maître pourrait réveiller cette jeunesse et bouter l'enthousiasme au cœur de vingt ans... »

On aura remarqué ce petit mot : « sauf une élite. » La réserve d'ailleurs se vérifie partout. Et c'est sur quoi se fonde notre confiance en l'apostolat spécialisé qui distingue, recrute, forme, organise enfin pour le travail en équipe, les meilleurs en tous les milieux. Que ne pourra-t-on pas attendre d'une phalange ardente de jeunes apôtres abordant la vie sous toutes ses formes, avec la claire conscience de tous leurs devoirs de chrétiens, et l'assurance d'un succès non pas certes facile, mais certain ! Car ils travaillent avec Dieu, et Dieu n'échoue pas.

Nous lisions ces jours derniers une bien jolie histoire. On nous assure qu'elle s'est très réellement passée peu de temps après la guerre dans une ville de province :

« Un jeune camelot, un petit gars de 15 ans, vendait des journaux sur la place de l'église. Il en offre un à un Monsieur très bien qui sortait de la messe. Le Monsieur très bien se penche sur le journal, en regarde le titre et tout à coup furieux, se redresse : *Voyou !* — Voyou ? L'adolescent se redresse, lui aussi ; son regard se fixe plein de haine sur cet ennemi qui vient de se déclarer.

Mais voici qu'une main se pose sur son épaule... Une voix joyeuse l'interpelle ; celle d'un jeune Scout de France, Marcel B...

— Alors, la Commune... ça va, la vente ? Non ? Tant mieux !...

L'autre, les dents serrées, se retourne en désignant M. X...

— C'type-là qui m'appelle voyou !...

Mais déjà le Scout l'entraîne :

— Bah ! Laisse-le... Il n'y connaît rien...

Et tout deux s'en vont bras dessus bras dessous... »

Résumons la suite de l'histoire. Le petit camelot n'avait jusque-là jamais entendu parler de Dieu que par son père quand il jurait, et par son instituteur qui était communiste. Bientôt « on était devenus copains, » le scout et son camelot. Encore un peu de temps et celui-ci associait dans une même foi Dieu et la Commune, priant à sa façon... qui ne devait pas manquer de pittoresque. Puis la Commune cédait la place : le camelot est prêtre aujourd'hui. Sans doute, le Monsieur très bien ne le reconnaîtrait-il pas en chaire ; après tout, cela vaut peut-être mieux.

Ce trait, qui a aussi valeur de symbole, dit assez à quel but tendent nos jeunes et de quels moyens ils entendent user. Les temps sont proches où vont se justifier les pénibles labours et les semailles incertaines : « Voyez : déjà les champs blondissent pour la moisson. »

* *

2. — L'attitude de l'Eglise en face du socialisme est une question qui a déjà fait couler et sans doute fera couler encore beaucoup d'encre. Pour s'en étonner, il faudrait ne rien savoir des fluctuations du socialisme ou confondre avec la fermeté doctrinale, dont l'Eglise n'entend pas se départir, un immobilisme obtus qui ne fut jamais son fait. Ayant eu l'occasion d'en traiter ici-même [1], nous ne serions pas revenus sur ce sujet si nous n'avions trouvé dans un important article du P. Boigelot, S. J. [2], quelques observations dont nos lecteurs seront heureux de faire leur profit.

L'auteur s'applique à faire bien ressortir l'évolution du socialisme de 1891 à 1930, reconnue d'ailleurs expressément par Pie XI dans *Quadragesimo Anno* [3]. Il a recueilli à ce sujet de nombreux textes d'H. De Man, de Vandervelde et de « moindres prophètes » : ils ne laissent aucun doute sur les libertés que se donnent aujourd'hui les socialistes, particulièrement en Belgique, à l'endroit de l'orthodoxie marxiste. En général, ces infidélités heureuses portent sur la lutte des classes, à laquelle le socialisme en sa pratique a plus d'une fois substitué l'entente des classes ; sur l'abandon des prétentions au collectivisme absolu, une réserve formelle, mais d'une extension fort imprécise, étant faite en faveur de la propriété personnelle ; sur les « fondements philosophiques du marxisme : déterminisme, mécanisme, historicisme, rationalisme et hédonisme économique,... résidu dépassé d'une époque positiviste, déterministe, darwiniste et scientiste. » Pourquoi donc nous serait-il interdit de nous réjouir de cette évolution ? Bien qu'il soit toujours délicat de passer du plan de la pensée pure à celui de l'action, que d'autre part (on l'a rappelé tout récemment encore) l'activité du Parti catholique belge n'engage en rien l'Eglise et sa hiérarchie, il est évident que la collaboration de catholiques et de socialistes dans le ministère Van Zeeland n'eût pas été possible si le socialisme 1935 n'avait été revu et singulièrement corrigé. Après cela, qu'on ne vienne plus nous parler, comme on a eu le front de le faire parfois, d'une prétendue évolution de l'Eglise qui, voyant les succès du socialisme, s'en rapprocherait avec plus d'habileté que d'honnêteté. C'est exactement le contraire qui est vrai, et c'était faire œuvre utile que d'en recueillir l'aveu sous la plume de socialistes de marque.

Mais ici une réserve s'impose que fait expressément le P. Boigelot : « Au point de vue religieux, le socialisme belge d'aujourd'hui, tel qu'il se manifeste en son action et en ses journaux, diffuse un esprit d'hostilité au catholicisme ou prône des thèses, notamment sur l'éducation ou le mariage, inadmissibles en morale chrétienne. » Nul n'ignore que le socialisme français mérite le même jugement. On l'a bien vu lors de la récente légation en France du cardinal Pacelli. A défaut de toute sympathie pour l'Eglise, la signification du geste pontifical, qu'il était si facile de trouver en parfaite harmonie avec les objectifs de la politique française et même avec l'horreur des socialistes pour la guerre, était assez claire pour qu'aucune voix discordante ne dût se faire entendre. Et cependant le *Populaire* ne sut pas s'interdire une manifestation de mauvaise humeur aussi stupide qu'inconvenante. On le regrette plus qu'on ne s'en étonne. — Pie XI avait donc raison d'estimer que, même au point où il est actuellement par-

[1] *Ami* 1931, p. 690 sq., 870 sq.
[2] *Nouvelle Revue théologique*, avril 1935, p. 337-371.
[3] Edit. *Action populaire*, n. 121 sq.

venu, « le socialisme ne peut pas se concilier avec les principes de l'Eglise catholique. » « S'il continuait en cette voie, remarque le R. P., il n'est pas impossible que dans 40 ans l'Eglise cesse de le condamner, comme c'est le cas du travaillisme anglais. » Mais il lui reste encore du chemin à faire et rien ne servirait de ne pas le voir.

Les « conclusions idéologiques » du R. P. méritent d'être en partie au moins reproduites pour les enseignements qu'elles comportent :

« Il est intéressant de comparer le jugement de l'Eglise sur le capitalisme et le socialisme. Elle estime que le régime économique capitaliste s'est institutionnellement transformé en une organisation moins bonne éthiquement. En passant du stade du patronat industriel privé au stade du patronat bancaire anonyme centralisé, le régime a diminué, quant à sa structure, de valeur morale. Non pas que l'hypercapitalisme soit immoral en lui-même, mais parce que, à plusieurs titres, il est une institution bien plus portée aux abus que le simple capitalisme. Le socialisme, lui, a subi un évolution inverse. En 1890, il tenait ou peu s'en faut les positions actuelles du communisme. Nous avons vu le chemin parcouru par lui depuis lors. Il n'est pas niable qu'il se soit amélioré sans être encore parvenu au stade de doctrine acceptable au point de vue catholique. Ce qui le rend encore aujourd'hui inadmissible, ce ne sont plus guère ses doctrines sociales ou économiques, du moins s'il s'agit du socialisme modéré, mais ses positions philosophiques et religieuses dont il pourrait fort bien se passer. Remarquons du reste qu'à ce point de vue le libéralisme n'est pas moins condamnable que lui. Ils tiennent tous deux les mêmes positions.

Il semble aussi qu'il faille voir dans le socialisme un parasite du catholicisme. Il n'a été possible qu'en une terre imprégnée d'idées chrétiennes. Il ne serait pas né si, depuis 20 siècles, la religion chrétienne n'avait prêché l'égalité foncière des hommes devant Dieu, la solidarité des hommes entre eux et dans le Christ, si l'Eglise n'avait inculqué profondément la nécessité de faire régner la justice et la charité, n'avait enseigné le respect de la dignité humaine jusque dans *le plus petit de mes frères ;* l'Europe, même laïcisée, est pétrie, à son insu, de concepts, de sentiments, de jugements, de réflexes chrétiens, et cela seul a rendu le socialisme possible... Le socialisme n'a pu naître que dans une atmosphère séculairement chrétienne. C'est un enfant qui bat sa nourrice. »

Cet aperçu d'une rare clairvoyance conduit naturellement le P. Boigelot à une autre observation, dont l'importance pratique ne peut échapper à personne. A côté du socialisme doctrinal, celui dont on s'occupe à peu près exclusivement à l'ordinaire, il en distingue un autre qu'il nomme « socialisme sentimental ». Le premier est celui des docteurs du parti ; au second se rattache la majorité des socialistes en chair et en os. « Ce socialisme, qui n'a souvent pas une once de marxisme, est le fait de la plupart des ouvriers adhérents au parti. » Si cette remarque est exacte, il y a là pour nous un fait de la plus haute importance, puisque la force réelle du socialisme doctrinal, de l'*hérésie socialiste,* s'en trouve considérablement diminuée. Or, il ne semble pas qu'on puisse contester la vérité de ces affirmations. Les ouvriers « ne s'intéressent en rien aux thèses philosophiques du socialisme doctrinal. Ils ignorent complètement... ce qu'est le déterminisme, le matérialisme historique. Ils n'ont pour la plupart aucun désir de voir s'établir le collectivisme et ne cherchent au contraire qu'à acquérir un avoir privé ou à l'augmenter. S'ils se sont affiliés ou s'affilient encore au socialisme, ce n'est pas pour ses doctrines philosophiques dont ils ignorent l'a. b. c., mais pour son action en faveur de la défense de leurs intérêts et de l'amélioration de leur sort. Or... il y a des revendications socialistes qui sont chrétiennes, et des hostilités de catholiques aux revendications socialistes qui sont anti-chrétiennes. »

Trouvera-t-on ici le P. Boigelot trop sévère ? Il pourrait alors à bon droit faire observer que le Pape l'est plus que lui. N'est-ce pas en effet Pie XI qui, après avoir stigmatisé le communisme et dénoncé l'incurie de ceux qui le laissent se propager partout, ajoute en une phrase qu'on n'a peut-être pas assez remarquée : « Ceux-là surtout méritent d'être condamnés pour leur inertie, qui négligent de supprimer ou de changer des états de choses qui exaspèrent les esprits des masses et préparent ainsi la voie au bouleversement et à la ruine de la société [1]. » Pour revenir aux ouvriers, leur socialisme, selon la juste observation du P. Boigelot,

« hier surtout, mais aujourd'hui encore, est constitué par le sentiment aigu de l'injustice de leur sort et par un désir ardent de son amélioration. L'ouvrier a l'intuition que la condition qui lui est faite ne correspond pas à son apport dans la production. Il s'est vu très longtemps dans la misère ; il s'est vu et se voit encore en partie, surtout depuis la crise, dans la difficulté, la gêne et l'inquiétude propres à la situation de prolétaire. Par ailleurs, il voyait, hier surtout, l'aisance, la richesse, énorme parfois, des employeurs. Il constatait leur train de vie, plus d'une fois luxueux. Une évidence de bon sens le faisait aspirer à plus de bien-être et à une plus équitable répartition des biens entre le travailleur et le capitaliste. Le socialisme réel, concret, des socialistes non doctrinaires, c'est cela et rien de plus : un cri de douleur et un appel à une meilleure justice distributive. Ils ont tort de s'affilier au socialisme pour la réaliser ; ils ont raison de la poursuivre. »

Qu'on ne se hâte pas de juger ces vues trop simplistes, mais qu'on essaie plutôt de les comprendre. L'auteur a trop de bon sens pour contester qu'il y ait, parmi les ouvriers adhérents au parti socialiste, de *fortes têtes,* nullement à plaindre du point de vue de leur situation matérielle, qu'il serait vain de prétendre contenter à des conditions raisonnables. Qui ne le sait d'expérience ? D'autre part, il n'est pas davantage permis d'ignorer que les plus intéressants eux-mêmes des ouvriers gagnés au socialisme sentimental méritent parfois quelques-uns des reproches que l'on fait au socialisme doctrinal. Ne leur arrive-t-il pas de manifester une confiance singulièrement exagérée envers l'Etat-providence, ou une aversion non exempte de haine vis-à-vis des capitalistes vrais ou supposés, coupables ou innocents ? Les meilleures causes sont souvent desservies par des hommes indignes de les représen-

[1] *Quadragesimo Anno,* n. 121.

ter, ou par des procédés plus faciles à expliquer qu'à défendre. Et, soit dit entre parenthèses, ce nous est une raison de plus de souhaiter le redressement des situations à la faveur desquelles de pareils errements peuvent se multiplier. N'a-t-on pas, dans le même sens, dénoncé fort justement dans le chômage forcé, auquel sont réduits des ouvriers très désireux de travailler, l'écran derrière lequel se réfugient impunément d'authentiques paresseux ? Tant il est vrai que le désordre engendre souvent le vice.

Mais ces réserves faites, et nous sommes certains que le P. Boigelot y souscrirait, nous ne ferons nous-mêmes aucune difficulté d'admettre avec lui que les condamnations doctrinales de l'Eglise visent le socialisme doctrinal :

« Ce que nous avons appelé le socialisme pratique, c'est-à-dire le socialisme concret de la plupart de nos ouvriers belges n'est pas ou guère atteint par ces condamnations. L'ouvrier socialiste belge est partisan de la propriété privée ; ce à quoi il aspire, c'est à une plus grande richesse personnelle ; il ignore tout du matérialisme historique ou philosophique ; la plupart du temps, il est encore croyant, quoique non pratiquant. Son tort est de s'affilier au parti socialiste dont il soutient ainsi toute l'action, bonne et mauvaise, d'y acquiescer aux appels à la lutte des classes ; mais bien naïf qui penserait que l'esprit de lutte des classes est le monopole de l'ouvrier ! »

Et chez nous ? Si en Belgique, où les syndicats chrétiens groupent pourtant aujourd'hui 304.000 adhérents, des ouvriers peuvent se trouver entraînés par les organisations socialistes, leurs frères de France ne sont-ils pas encore plus excusables, la C. F. T. C. n'ayant que 102.000 cotisants noyés dans une masse bien plus imposante de travailleurs ? [1]. Nous savons un jeune ingénieur, catholique pratiquant, qui, s'installant dans une grande ville, fut aussitôt sollicité de donner son adhésion à l'unique syndicat y existant de sa spécialité : or il était affilié à la C. G. T. Et il fallut une argumentation en règle pour arriver à le convaincre que ni la courtoisie parfaite de ses camarades (plusieurs croyants, sinon pratiquants), ni les avantages du rattachement à un syndicat, n'étaient une raison suffisante pour grossir les effectifs du parti socialiste et accroître ses moyens d'action. A combien plus forte raison un ouvrier peut-il s'y laisser prendre ! A cela nous ne voyons dans le présent état de choses qu'un remède : une action méthodique et de plus en plus résolue de tous en faveur du syndicalisme chrétien. C'est le cas ou jamais de répéter le mot de Benoît XV repris par la S. C. du Concile : « Qu'aucun membre du clergé ne s'imagine que pareille action est étrangère au ministère sacerdotal, sous prétexte qu'elle s'exerce sur le terrain économique : car c'est précisément sur ce terrain que le salut éternel des âmes est en péril ». Il n'y a plus à le prouver. Et c'est ainsi qu'on pourra effectivement conclure pratiquement avec le P. Boigelot :

« Un catholique ne peut faire sienne la doctrine socialiste : non que tout y soit faux, mais parce que le socialisme, même modéré, professe sur certains points des enseignements contraires à ceux de l'Eglise. Un catholique ne peut adhérer au parti socialiste, même s'il n'adoptait dans le programme de ce parti que les points en consonance avec la doctrine catholique... Un catholique n'a pas le droit de condamner le socialisme d'une manière simpliste, de rejeter des revendications purement et simplement parce qu'elles figurent au programme socialiste. Il en est parmi elles qui sont pleinement *conformes* aux principes chrétiens. Bien plus, il en est parmi elles qui sont *exigées* par les principes chrétiens, telle une meilleure répartition des biens terrestres. »

Mais d'autre part, « pour convertir les socialistes, un catholique ne peut minimiser les principes chrétiens... »

* *

3. — Ce dernier mot nous fournit, sans que nous l'ayons cherchée, une transition toute naturelle pour passer à un périodique dont le 1er no porte la date de mai 1935. Ce qu'on distingue d'abord sur la couverture de *Terre Nouvelle*, c'est une immense croix écarlate timbrée de la faucille et du marteau soviétiques, et dressée sur un globe terrestre où rutilent deux taches de sang : l'U. R. S. S. et la France. Ces armes parlantes ne sont d'ailleurs pas qu'une plaisanterie de très mauvais goût. *Terre Nouvelle* porte en sous-titre : *Organe des chrétiens révolutionnaires*. Certes, on a pu parler sans exagération de « révolution » pour caractériser les effets de la prédication évangélique sur ce que les païens appelaient jadis l'ordre établi [1]. La société moderne sous le signe du laïcisme, étant redevenue pratiquement païenne, il est permis d'appeler de ses vœux avec J. Maritain une « refonte totale et substantielle de la civilisation. » Mais si l'on parle alors de révolution, il est clair que ce sera dans un sens tout autre qu'on ne le fait aux colonnes de l'*Humanité*. Or, c'est précisément dans ce dernier sens qu'on le prend dans *Terre Nouvelle*. Les « chrétiens révolutionnaires » sont bel et bien des disciples des Karl Marx et de Lénine, qui prétendent l'être aussi authentiquement du Christ. Tant il est vrai qu'en l'actuel désarroi des cervelles humaines, « folie » n'a quasi plus de sens.

Nous aurions certainement négligé cette lamentable entreprise si elle ne risquait, à la faveur d'un artifice publicitaire vraiment trop habile, de causer un étonnement douloureux ou même de faire scandale. Mais il suffit d'avoir feuilleté rapidement les 16 pages du fascicule pour être en droit d'affirmer qu'aucun patronage catholique ne saurait couvrir l'organe des « chrétiens révolutionnaires, » et qu'un catholique n'a rien de bon à y chercher.

Notons d'abord une grave confusion qui va du commencement à la fin. Qu'un protestant puisse *se croire* authentiquement chrétien en s'appliquant à se conformer au Christ tel que son libre-examen le lui fait découvrir dans l'Evangile, ne nous étonne plus. C'est la position de M. André Philip, collaborateur de *Terre Nouvelle :* il n'est pas du ressort de la présente Chronique de faire justice de cette prétention, mais du moins elle n'est pas inédite. Ce qui est étrange, c'est de voir

[1] Profitons de l'occasion pour réparer une omission de notre Chronique du 6 avril 1933 : le siège de la C. F. T. C. est à Paris, 5, rue Cadet, 9e Arrt.

[1] Nous avons ici-même résumé une magistrale étude du P. Berne sur la question ; qu'il nous suffise d'y renvoyer le lecteur : *Ami* 1932, p. 218 sq.

des catholiques entreprendre de concert avec protestants et chrétiens libres la réforme du monde et la « libération des Eglises, » sans s'inquiéter de « l'orthodoxie religieuse de ceux qui se disent chrétiens, » sans se préoccuper le moins du monde de ce que peuvent en penser leurs pasteurs. *Sentire cum Ecclesia* est bien le moindre de leurs soucis, et cela suffirait amplement à nous édifier.

Désire-t-on savoir au surplus de quelle qualité sont les informations de *Terre Nouvelle ?* En voici quelques échantillons. Un article sur la religion en U. R. S. S. y démontre que la liberté de conscience et des cultes est garantie et *protégée* par les Soviets : c'est même signé Litvinov ! [1] — Un autre annonce la participation des « chrétiens révolutionnaires » à la manifestation du Mur des Fédérés : les lecteurs de *Terre Nouvelle,* pour connaître leur place dans le cortège, consulteront le *Populaire* et l'*Humanité.* — Mais voici le comble : le récit d'une audience au cours de laquelle l'archevêque de Paris fut sollicité de présider un service religieux pour le repos de l'âme des militants ouvriers tombés au cours des manifestations révolutionnaires de 1934. On confesse, il est vrai, que le cardinal ne crut pas pouvoir accorder en la circonstance la faveur des prières publiques de l'Eglise. Mais il paraît que son regard donnait quand même raison aux solliciteurs : « Il nous dit, ce regard : Votre cardinal pense avec vous, que l'Eglise ne doit s'inféoder à aucun intérêt de parti ou de caste et servir Dieu seul et sa Justice. Mais l'Eglise est enchaînée et je le suis moi-même... Délivrez-la, délivrez-moi ! » Quelle éloquence dans ce regard ! Ou, pour parler plus sérieusement, quelle belle confiance en la simplicité du candide lecteur !

Il n'est malheureusement pas impossible que les énormités les plus invraisemblables trouvent créance en des esprits dépourvus de sens critique : n'est-il pas vrai que tout se voit ? Mais il serait puéril d'exagérer le danger, et, on peut l'affirmer sans crainte, la collection complète de *Terre Nouvelle* ne pèsera jamais bien lourd : ce dont personne ne se plaindra, en dehors sans doute de ses fondateurs. Comme l'observait François Mauriac à propos de la conversion de Gide au Soviétisme, la révolution russe est d'abord une révolution *morale :* « C'est la suppression de la religion et de la famille ; c'est la création d'une nouvelle éthique, d'un nouvel homme, d'un monde enfin où, pour distinguer le bien du mal, on aura recours à des critères très différents des principes chrétiens au nom desquels, depuis l'enfance, Gide s'est senti condamné [1]. » Et c'est cela qu'on voudrait christianiser ! Ils en riraient bien à Moscou s'ils y apprenaient, d'aventure, l'existence de chrétiens révolutionnaires !

* *

4. — La prolongation du service militaire, imposée par l'état présent des relations internationales, rappelle à l'attention des Directeurs d'œuvres de jeunesse, et même plus généralement du clergé, l'importance de l'apostolat militaire. Que n'a-t-on pas dit de l'influence de la caserne sur la perversion de la jeunesse et la déchristianisation du pays ! Plus sensible sur nos populations rurales parce qu'elles étaient moins accessibles à d'autres agents de corruption, cette influence s'est fait incontestablement sentir en tous les milieux. N'aurait-elle pas été moins néfaste si les jeunes catholiques avaient été plus efficacement suivis, soutenus, entraînés à l'apostolat conquérant ? Le passé ne nous appartient plus ; par contre, le présent et l'avenir seront ce que nous saurons les faire, et sur ce terrain encore de magnifiques tâches s'offrent à l'Action catholique.

Il faut qu'on le sache : bien loin que la caserne soit nécessairement cause de corruption et d'apostasie, elle peut devenir, elle a été souvent l'occasion d'améliorations très heureuses et même de véritables conversions. Les séminaristes soldats ont compris, comprennent de plus en plus qu'ils ont là une occasion unique de se montrer apôtres et ils ont su, savent, gagner la confiance de leurs camarades de chambrée par la sympathie et l'amitié. L'*Union des Œuvres* (mai 1935) nous dit avec quel succès :

« A X..., la campagne pascale a remué pas mal de braves types. Un de nos amis du séminaire d'Issy vit s'approcher de lui un voisin de lit qui lui dit ceci : « Dis tonc, toi, t'es séminariste. Tu pourrais pas me confesser ? » Et un autre : « Dis donc, tu y crois, toi, à tous ces trucs-là ? » Ames inquiètes à la recherche de la vérité, tournant autour de ceux qui la possèdent, occasion unique, Dieu aidant, de ramener à Dieu ces âmes qui attendent quelque chose.

Un fait montrant l'utilité, l'importance de la formation d'apôtres en vue de la vie civile, nous vient d'une garnison de l'Est. Ce groupe, composé en partie de ruraux, a, par le Cercle d'Etudes et par le journal *La Jeunesse Agricole,* préparé la J. A. C. dans plusieurs villages de Meurthe-et-Moselle. Deux ou trois jeunes cultivateurs, chrétiens généreux, qui ont travaillé à la conquête du milieu de caserne, se retrouvant au retour dans leur village, c'est le premier noyau d'action catholique de ce village ; ils auront appris à voir, observer leur milieu, juger les faits à la lumière de l'Evangile et agir en transformant petit à petit le milieu.

Dans une importante garnison de l'Est circulaient des revues immorales. Etude en Cercles d'Etudes du questionnaire sur les lectures. Comment y remédier ? Passant à l'action, nos amis ont fait une quête qui a récolté 80 francs ; avec cette somme, la Bonne Presse a envoyé 200 bons romans qui ont été passés de mains en mains dans les chambrées. Assainissement du milieu.

[1] Les témoignages en sens inverse abondent au point de ne laisser que l'embarras du choix. Citons du moins ces lignes typiques extraites d'un rapport sur la mentalité de la Jeunesse au pays des Soviets, rapport dont l'auteur, russe, n'a quitté la Russie que tout récemment, après avoir occupé des postes importants dans diverses administrations soviétiques : « Le mouvement jociste, à peine connu en Russie par le bavardage de la presse officielle, est l'objet d'une curiosité d'autant plus intense que rien ne peut la satisfaire, car l'interdiction la plus rigoureuse pèse sur tout ce qui pourrait faire mieux connaître ce mouvement. Au printemps de cette année (1934), une persécution cruelle sévissait contre les jeunes gens accusés, ou plutôt soupçonnés d'avoir cherché à s'instruire sur le mouvement chrétien populaire. La barrière qui isole la jeunesse russe du grand renouveau de la jeunesse chrétienne est mieux gardée que jamais. Le sera-t-elle toujours ? » (*Vie Intellectuelle,* 10 nov. 1934).

[1] *Sept,* 22 mars 1935.

Nos militants jécistes, travaillant en liaison étroite avec les autres membres du groupe, veillent à ce que les Cercles d'Etudes restent bien concrets, à la portée de la grande masse de nos casernes, ouvriers, paysans...

L'enquête sur la vie religieuse nous a montré qu'un grand nombre de braves gars de la campagne ne pratiquaient plus, par crainte de moqueries. D'autres n'osaient sortir du quartier, de peur de se perdre dans Paris. Quelques-uns n'ont jamais quitté leur village. Un jeune des montagnes n'avait jamais pris le train. Il est facile de comprendre combien ces ruraux sont gênés, perdus dans les premiers jours de caserne. Nos militants ont là une mission fraternelle à remplir : aller à eux, leur causer, leur montrer qu'ils ne sont pas inférieurs à ceux des villes, réhabiliter le métier de paysan, les défendre dans les moqueries, les brimades, jouer avec eux. En faisant ainsi, le contact est plus aisé et par cette influence des bons anciens, la pratique n'est pas interrompue... »

On ne saurait mieux prouver qu'il est possible de faire servir au bien ce temps de caserne jusque-là si souvent néfaste. Encore faut-il en prendre les moyens, car cela ne se fera pas tout seul.

L'A. C. J. F. l'a très opportunément compris. Et saisissant avec un rare bonheur l'occasion qui s'offrait à elle de montrer par les faits que la spécialisation, bien loin de mener à la division, pouvait être utilisée pour unir, elle a constitué dans la majorité des quartiers des groupes d'amitié où tous les catholiques, sans distinction de mouvement, se réunissent pour traiter ensemble des questions qui les touchent particulièrement dans leur nouveau milieu : vie religieuse, lectures, chansons, conversations, loisirs, respect de la jeune fille, préparation au mariage, etc. C'est ce qu'elle a nommé le *Service commun des soldats*, organisé déjà dans plus de cent garnisons avec l'appui des aumôniers militaires. Sa direction effective en a été remise au Président général de la *J. O. C.*, Georges Quiclet : le choix ne pouvait être meilleur. Ce service, fondé seulement en mai 1934, s'est magnifiquement développé grâce aux dirigeants des mouvements spécialisés, à la collaboration fraternelle des routiers, des séminaristes, qui tous ont très généreusement répondu à l'appel.

« Pendant ces six derniers mois, dans bon nombre de garnisons, de belles fêtes ont réuni des centaines de nos membres. Veillées de Noël, messe de minuit avec communions nombreuses, Père Cent, fête des Rois, accueil des bleus, départ des anciens, séances récréatives : autant d'occasions de réunions d'amitié. Dans certaines villes de province, il a fallu créer des foyers, trouver des locaux, un aumônier, ranimer certains cercles. Beaucoup de nos foyers ont connu un regain de vitalité grâce aux services organisés par nos groupes en collaboration étroite avec l'aumônier militaire. Bibliothèques, buvette, jeux, soirées d'amitié. Les sympathisants aiment à y venir, car il y règne une atmosphère familiale. Aux soirs de cafard, loin des parents, de la fiancée, on est heureux de venir se retremper auprès de l'aumônier qui aime les soldats et les comprend. — Les plus généreux, les apôtres de nos mouvements, des paroisses, se réunissent périodiquement en cercles d'études... Les militants de nos mouvements spécialisés s'entretiennent dans l'action. Les autres se préparent à celle-ci en vue de la vie civile, de leur rôle de futur chef ouvrier ou paysan. Les membres de nos groupes s'efforceront de montrer à la chambrée ce que sont de vrais chrétiens, des chics types, serviables, dévoués, par l'accomplissement du devoir d'état avec bonne humeur. Notre service est largement ouvert à tous, sans obligation pour quiconque d'adhérer à l'A. C. J. F. ou à tout autre mouvement de jeunesse. — Notre but : lutter contre l'isolement du jeune soldat en groupant les catholiques dans l'amitié, les loisirs. Profiter de cette vie commune pour nous former au point de vue religieux, moral, familial. Protéger les faibles, les timides, créer dans la chambrée, à propos du service, des marches, un esprit de grande fraternité [1]. »

Ajoutons que les *Journées militaires* s'apprêtent à profiter du *Service commun des soldats* : c'est le sourire du ciel sur leurs noces d'argent. Plusieurs savent déjà sans doute que, fondées à Caen en 1910 par le P. Baron, des Missionnaires de la Délivrande, et M. le chanoine Collet, reprises par eux après la Guerre, les Journées existent à présent dans plus de vingt diocèses. Tenant à la fois de l'excursion, de la journée d'études et même de la récollection spirituelle, vivifiantes par le travail sérieux qu'on y fait et entraînantes par le nombre des camarades qu'on y trouve (jusqu'à 1000 ou 1200 quelquefois), les *Journées militaires* seront naturellement les Grands Jours de l'apostolat militaire.

Concluons avec le *Bulletin des Aumôniers de l'A. C. J. F.* [2] :

« Le jour, — et il pourrait ne pas être très éloigné — où dans toutes les garnisons de France, il y aura un noyau de catholiques ardents et bien organisés, appuyés sur un Foyer moderne et accueillant, entraînés par leur aumônier, soutenus par un organisme central faisant passer partout sa vie nationale, et où, d'autre part, tous nos groupements catholiques de jeunes gens et tous les prêtres de nos paroisses nous signaleront leurs partants, le problème de la persévérance de nos jeunes pendant leur année ou leurs deux ans de service sera bien près d'être résolu ; et ce bloc de catholiques ne manquera pas d'agir efficacement à la caserne sur bien des tièdes, des indifférents, des hostiles. »

Qui refuserait de s'en donner la peine, pensant aux avantages qu'on est en droit d'en attendre ? Il suffit d'envoyer une simple carte portant nom, adresse militaire, membre de tel groupement ou telle paroisse (fonction, dirigeant, militant), et cela dès réception de la feuille de route, à l'A. C. J. F., Service National des Soldats, 14, rue d'Assas, Paris 6e.

* *

5. — Signalons, pour finir, une nouvelle publication de l'A. C. J. F. destinée à être l'organe mensuel des professions commerciales, industrielles, artisanales et libérales : la J. C., comme on dit entre initiés. *Jeunesse* [3] vient de paraître en un premier nº spécial où une illustration photographique remarquable met en valeur un texte qui ne l'est pas moins. Notre jeunesse bourgeoise, avide et capable tout comme les autres de jouer son rôle dans le relèvement chrétien de la société, accueillera *Jeunesse* avec joie et lui assurera le succès qu'elle mérite.

[1] *Vie Catholique*, 23 mars 1935.
[2] Février-mars 1935.
[3] Un an, 10 fr. ; avec la feuille des militants, 14 fr. L'abonnement part du 15 octobre 1935.

§ III. — Bibliographie

1. — **Le Manuel d'Action catholique** de Mgr Luigi Civardi (in-8 de 360 p., 15 f., Paris, Lethielleux) mérite d'être inscrit en tête de la copieuse bibliographie qu'il est déjà possible de réunir sur ce sujet. Heureuse abondance, si elle doit (et pourquoi pas ?) éclairer les dernières obscurités, dissiper les derniers malentendus, faire tomber les dernières hésitations ! L'ouvrage de Mgr Civardi, qui porte en sous-titre *Essai théorique*, est bien cela. Il rattache, et par les liens d'une logique sans défaut, les enseignements de l'Eglise sur l'A. C. aux thèses les plus classiques de la théologie et à la législation canonique. Il groupe et organise méthodiquement tout ce qu'il est permis d'extraire des documents pontificaux, commandés presque toujours par des circonstances particulières et y répondant, mais par suite sans autre lien entre eux que l'unité d'inspiration : d'où justement l'utilité de ce travail de synthèse.

En voici l'économie générale :

La première partie étudie l'Action catholique en elle-même : notion et définition de l'Action catholique, — les buts de l'A. C., — la nature de l'apostolat de l'A. C. : apostolat laïc, auxiliaire obligatoire, universel, — la structure organique de l'A. C., — l'urgente nécessité de l'A. C., au point qu'elle doit être dite indispensable et irremplaçable...

La deuxième partie est consacrée à l'examen des rapports de l'A. C. avec d'autres entités ou institutions : rapports de l'A. C. avec la hiérarchie ecclésiastique, — le clergé, — la politique, — les œuvres auxiliaires (associations religieuses), — les œuvres économico-sociales.

Sans avoir droit au titre de « Manuel officiel » (aussi bien n'en connaissons-nous pas), l'ouvrage de Mgr Civardi est sans doute ce qui s'en rapproche le plus. La personnalité de l'auteur, qui dirige l'organe des aumôniers généraux de l'A. C. italienne, et une recommandation fort élogieuse de Mgr Pizzardo, le mettent nettement à part et au-dessus des autres. Notons encore que la traduction française du chanoine J. Claes, faite sur la 7e édition italienne, bénéficie de toutes ses améliorations. Elle rendra les meilleurs services.

2. — Nous en dirons autant, pour des raisons d'ordre bien différent, mais comparables pour l'importance, du livre de M. Pierre Bayart : **L'Action catholique spécialisée** (in-8 de 210 p., 10 f., Paris, Desclée, de Brouwer et Cie). Théologien rompu aux fortes disciplines de l'Ecole, Mgr Civardi a su relier par un pont solide et commode l'A. C. aux choses de Dieu qui en sont le principe et la fin. Tâche nécessaire, mais qu'il servirait peu d'avoir menée à bien si l'on n'apportait un égal souci à la liaison avec les choses humaines. Ne recommençons pas à oublier que si nous travaillons pour l'éternité, nous travaillons aussi dans le temps, au milieu de la société des hommes, et sur elle et pour elle. De combien d'échecs nos efforts n'ont-ils pas été payés dans le passé, en suite de cet irréparable oubli !

L'éminent professeur de l'Université catholique de Lille et des Semaines Sociales, qui réunit à un degré rare la connaissance de notre société réelle, et la claire intelligence des requêtes de notre catholicisme, s'applique depuis des années à trouver le moyen d'insérer la sociologie chrétienne dans la vie moderne, et plus généralement notre spiritualisme dans le matérialisme contemporain.

C'est avec toute la force d'une conviction mûrie, qu'il nous présente l'Action catholique spécialisée comme étant ce moyen. Moyen original : il s'agit en effet d'une réforme des mœurs non pas seulement individuelle, mais organique, d'une rechristianisation du milieu par le milieu. Moyen traditionnel aussi : et le livre de M. Pierre Bayart est justement placé sous le signe des Catacombes. C'est que l'A. C. n'est pas une nouveauté, mais un développement. L'auteur en montre l'aboutissant, prenant pour exemple l'expérience-type de la J. O. C., qu'il analyse et dont il étudie l'application possible aux autres milieux. Car, au fond, le problème est partout identique : une éducation à poursuivre à la sortie de l'école, au moment de l'entrée dans la vie, — au sein de milieux plus ou moins paganisés dont il s'agit de faire des milieux chrétiens, — au moyen d'organisations spécialisées, permettant, par une formation en commun, aussi adaptée que possible aux réalités concrètes, d'insérer la doctrine dans les faits, la morale dans les actes et, par l'unification ainsi réalisée entre la religion et la vie, de faire rayonner le spirituel au sens le plus large du mot, c'est-à-dire l'esprit et la vie de l'Eglise, dans toute la vie temporelle (individuelle, familiale, professionnelle, civique) des divers milieux sociaux.

L'A. C. demande, pour être pleinement comprise et appliquée avec fruit, un approfondissement de la notion du spirituel et un approfondissement de la notion du social. Double travail dont M. Bayart marque les étapes et montre la fécondité. Car avec l'A. C. « qualifiée, spécialisée », voulue, adoptée par le Pape, tout est possible, « plus aisé qu'il ne semblerait au premier abord ». Sans elle, tout est plus lent, plus difficile, plus aléatoire, exposé aux déviations et aux vicissitudes des événements. L'A. C. est supérieure à toutes les conjonctures : c'est la plus riche expression du catholicisme social, son plus sûr mode de réalisation dans les âmes et dans les institutions.

De précieuses notes complémentaires abordent quantité de problèmes pratiques : apostolat hiérarchique et laïcat, scoutisme et jocisme, l'A. C. et la bourgeoisie, l'A. C. et les œuvres religieuses auxiliaires, etc., etc. Le tout, redisons-le, en connexion étroite avec les contingences réelles qui sont les nôtres : ce qui fait du livre de M. Pierre Bayart le complément, quasi-indispensable pour l'homme d'action, de celui de Mgr Civardi. C'est assez dire tout le bien que nous pensons de l'un et de l'autre.

3. — Toujours sur le même sujet, la Jeunesse catholique nous donne sous ce titre : **Mouvements spécialisés de l'A. C. J. F. Doctrine commune** (in-8 de 106 p., 4 f., à l'A. C. J. F., 14, rue d'Assas, Paris 6e), les rapports lus aux réunions d'études des aumôniers fédéraux des différents mouvements spécialisés. Présentée par Mgr Courbe, Secrétaire général de l'Action catholique française, cette précieuse brochure portera aux prêtres chargés d'œuvres de jeunesse un ensemble d'informations et d'enseignements du plus haut intérêt. Signalons en particulier, l'exposé si précis, fait par le R. P. Lalande, de la situation religieuse actuelle et des remèdes qu'elle appelle, les conseils groupés sous ces titres : Ce que les militants attendent du prêtre, — Ce que la masse attend des militants, — De l'apostolat individuel à l'apostolat organisé ; — et aussi les communications sur le caractère national des différents mouvements.

Deux cents aumôniers ont participé à ces bienfaisantes assises et il faut s'en féliciter. Ceux qui en furent privés — « *non licet omnibus...* » — auront très grand profit à lire ces pages, qui faciliteront entre tous la plus heureuse et féconde unité d'action.

4. — Quant aux **Causeries sur l'Action Catholique**, du P. Sixte (in-12 de 167 p., 5 f. 75, en vente chez l'auteur : Externat St-Joseph, 20, rue Peiresc, Toulon), elles ont un caractère alerte, vivant, qui sera certainement goûté des lecteurs. Les anecdotes y abondent, ranimant l'intérêt, faisant de ce petit livre un ouvrage d'initiation tout indiqué pour ceux que dérouterait peut-être un exposé plus didactique. Tant mieux ! Si tous ont le devoir de s'instruire, n'en faut-il pas fournir à tous les moyens ?

5. — Les questions sociales sont de celles auxquelles personne, ou presque, ne reste indifférent, parce que

tout le monde y est nécessairement intéressé. Aussi, qui donc n'en parle pas ? Et ce serait très bien si on ne le faisait qu'après s'être loyalement astreint à la préparation suffisante. Combien soupçonnent ce que cela suppose ! Rien que pour ce motif, pour donner à un plus grand nombre une idée de la complexité des faits et problèmes sociaux, nous souhaitons beaucoup de lecteurs à M. Charles BAUSSAN pour son livre : **De Frédéric Le Play à Paul Bourget** (in-18 de 246 p., 12 f., Paris, Flammarion). D'abord et surtout on y pourra voir à l'œuvre le véritable *chef de file*, Frédéric Le Play, travailleur infatigable, « pèlerin de la paix sociale » parcourant l'Europe vingt-cinq années durant pour la préparation de ses formidables enquêtes, notant, interrogeant, contrôlant les uns par les autres les témoignages qu'il a recueillis, puis les méditant avec la probité du savant avant de présenter des conclusions. Quelle leçon de modestie on emporte d'un tel exemple ! Dans son sillage, M. Baussan rencontre Charles de Ribbe, apôtre de la famille, et l'abbé H. de Tourville, le maître éducateur qui a écrit cette phrase si lourde de sens : « On s'est radicalement et abominablement trompé en France sur l'éducation de toutes les classes, et de l'ouvrier au bourgeois, et du bourgeois à l'homme des cultures intellectuelles, et de celui-là à l'homme des cultures plus élevées encore, il n'y a pas une classe qui ait échappé à cette incomparable erreur ; et c'est là qu'est au fond, non plus seulement la question ouvrière, mais toute la question sociale. » La Tour du Pin et Albert de Mun s'emploient de toute leur grande âme aux restaurations nécessaires ; Paul Bourget transplante la méthode de Le Play sur le terrain du roman. Et l'auteur montre, en finissant, les champs sociaux qui par tout le monde promettent des temps meilleurs. Honneur à ceux qui « se sont l'un après l'autre courageusement attaqués à ces marais pestilentiels des faux dogmes de 89, du capitalisme égoïste, du libéralisme pervertisseur, du matérialisme socialiste !... Car si la moisson n'est pas mûre encore, assurément, s'il est encore trop tôt pour songer aux gerbes, il y a maintenant plus que des tiges vertes sur les terres noires : les épis montent. » Et c'est vrai.

6. — Sous un titre qui dit bien ce qu'il veut dire : **Morale et Capitalisme** (in-18 de 245 p., 12 f., Paris, Flammarion), le R. P. DU PASSAGE, S. J., fait paraître un ouvrage dont on peut affirmer qu'on l'attendait. Que de controverses oiseuses, depuis la crise surtout, autour de ce capitalisme, chargé par les uns de tous les péchés du monde, tenu à priori par les autres pour le seul régime économique concevable et possible ! Oiseuses, oui, et souvent malfaisantes, tout simplement parce qu'on n'avait même pas pris la peine de définir d'abord l'objet du débat.

Le livre du P. du Passage est une œuvre de clarté et de justice. — On y trouvera, dans une première partie, une justification sage et prudente du profit du capital : puisqu'il est discuté, il fallait que ce procès s'instruisît ; puis un examen des diverses solutions imaginées ou même en partie réalisées pour répartir équitablement les profits entre les participants de l'entreprise industrielle ou commerciale. — Une seconde partie, d'allure plus historique, suit les voies du capitalisme moderne, distingue celles qui gardent la rectitude morale, d'autres « qui traversent les fondrières où l'on s'enfonce, les futaies rappelant la forêt de Bondy. » On pense bien que le moraliste ne lâche pas son lecteur sans lui avoir montré quelques remèdes possibles aux misères morales dénoncées, sans avoir projeté sur la route incertaine de l'avenir la lueur vacillante de quelques pronostics.

Œuvre de bonne foi, de justice paisible mais ferme, de sage et prudent réformisme, que feront bien de lire ceux qui, ne sachant pas, fuient peureusement ces problèmes pourtant si actuels et aussi, pour ne pas dire surtout, ceux qui peut-être s'y seraient un peu trop légèrement aventurés.

7. — **Mes soirées chez Péquillat** (in-8 couronne de 128 p., 3 f. 50, Paris, Spes), du R. P. CROIZIER, S. J., petit traité de vie chrétienne qui n'en a pas l'air : ce qui dans notre pensée est un éloge. A un brave ouvrier, nullement rompu à l'abstraction et qui ne se sent pas très ferré sur les choses religieuses, il est bien entendu qu'on ne proposera pas un ouvrage théologique ou même apologétique : ce n'est pas fait pour lui, il n'en tirerait aucun profit. Le P. Croizier s'y est pris autrement avec son vieux camarade de guerre Péquillat ; habile artisan, charmant père de famille, gai compagnon au langage pittoresque. Tout simplement « on a causé ». Et c'est la transcription de ces entretiens que nous donne ce petit livre, original, alerte, plein de bon sens et de vie, ce qui ne l'empêche pas d'embrasser toute la substance du catéchisme. Car tout y passe : la vie divine, dont il nous dit la nature et les origines, les effets dans le temps et pour l'éternité, les moyens de l'accroître : sacrements, prières, pénitence, charité ; et pour finir, une présentation tout à fait attirante du parfait modèle, Jésus-Christ.

Rien qui ne soit à la portée d'un lecteur muni du bagage emporté de l'école primaire. Aucune prétention, pas de *tralala*, pour parler comme Péquillat. Mais pas de vulgarité non plus, ce qu'aussi bien le sérieux du sujet n'aurait pas supporté. On le voit, ce ne sont pas les occasions de placer ou d'utiliser ce petit livre qui manqueront.

8. — **Le Catéchisme vivant** (in-12 de 236 p., 12 f., Paris, Desclée, de Brouwer et Cie) de M. l'abbé BOYER ne semble pas, à première vue, relever de cette Chronique. A y regarder d'un peu plus près on s'aperçoit qu'il s'y insère fort bien, proposant, « pour enrayer l'apostasie des masses, un plan d'action, des ressources sans nombre. » On a dit ailleurs l'influence du catéchisme inadapté sur la déchristianisation de la société. Voici la contre-partie : une excellente position du difficile problème, une solution de principe, avec un directoire (l'auteur dit trop modestement : « un essai ») où sont successivement traitées, avec autant de simplicité et d'actualité que de sagesse, toutes les questions que peut se poser un catéchiste soucieux de faire œuvre féconde et durable. Ce petit livre, qu'enrichit encore une documentation très abondante, constitue bien, comme le dit Mgr l'évêque de Dijon, « dans la bibliographie catéchistique un instrument de travail unique. » Le jugement nous paraît tout à fait mérité.

QUESTIONS
de science ecclésiastique

CONSULTATIONS DIVERSES

Q. — Permettez-moi de vous demander quelques éclaircissements sur le cas du séminariste étranger au diocèse où il doit être ordonné (*Ami* du 7 mars 1935, p. 157), et qui reste confus dans mon esprit.

1° L'*Ami* écrit : « L'évêque compétent pour lui conférer la tonsure est celui de son pays d'origine *ou* (c'est moi qui souligne) du domicile de ses parents » (p. 157, 1re col.). — Il me semble que d'après le can. 956 le seul évêque compétent est celui du domicile ; et que l'évêque du diocèse d'origine ne l'est pas (à moins, bien entendu, que le diocèse d'origine ne soit en même temps le diocèse du domicile).

2° L'*Ami* dit encore (p. 157, 2e col.) : « 2° Lui faire conférer immédiatement la tonsure, mais avec des dimissoires de l'évêque du *domicilium cum origine.* » — Il me semble que l'évêque du *simplex domicilium sine origine* peut aussi délivrer ces dimissoires (c. 958), car il est l'évêque propre de l'ordinand (c. 956). Sans doute, dans ce cas, il doit régulièrement exiger du candidat le serment de demeurer

perpétuellement dans le diocèse ; mais exception est faite par le canon 956 s'il s'agit « de promovendo alumno qui servitio alius diœcesis destinatur. » — Il va sans dire que si l'on redoute que l'excardination soit plus tard refusée, il faut attendre la majorité du candidat ou demander un indult pour ordonner sans les lettres dimissoriales.

R. — Ad I. L'*episcopus proprius quod attinet ad ordinationem sæcularium*, c'est l'évêque du domicile de l'ordinand Mais comment déterminer ce domicile ? D'après le can. 956, ce peut être le lieu où l'ordinand est né, *domicilium cum origine*. Ce peut être ailleurs aussi, *domicilium simplex*, c'est-à-dire là où les parents de l'ordinand l'ont voulu, pour tout le temps de sa minorité ; là où il l'a fixé lui-même, à partir du moment où il est devenu majeur.

L'ordinand peut avoir également plusieurs domiciles, et l'évêque compétent pour lui conférer les saints Ordres sera à son choix, s'il est majeur, celui du diocèse où il est né s'il y a conservé domicile, ou celui du diocèse dans lequel il a élu domicile postérieurement à sa majorité.

Quand le clerc possède simple domicile dans le diocèse de l'évêque à qui il demande la collation des saints Ordres, sans en être originaire, cet évêque doit avant l'ordination lui faire prêter serment de se fixer pour toujours dans ce diocèse. La même précaution serait sans raison d'être à l'égard de celui qui a dans le diocèse *domicilium cum origine*, parce qu'il est présumé y être fixé à perpétuelle demeure à raison même de ses origines.

Ad II. L'interprétation que vous proposez nous paraît exacte. L'évêque compétent pour délivrer des lettres dimissoriales est aussi bien celui du *domicilium simplex* que celui du *domicilium cum origine*. Si nous avons seulement visé le dernier dans la réponse que vous rappelez, c'est que celui-là seul paraissait pouvoir être en cause dans le cas proposé à notre examen.

Q. — J'ai vu annoncée sur notre *Semaine Religieuse* une messe demandée par l'Association des Prêtres Anciens Combattants pour le roi Albert de Belgique, le Président Poincaré et le *roi Alexandre de Serbie*. Il me semblait qu'on ne pouvait pas célébrer la messe pour les schismatiques, comme l'était le roi Alexandre.

R. — Voici ce que je lis à ce sujet sous la plume de Genicot : « Pro excommunicatis principibus defunctis ut missa *palam* applicetur, dispensatione opus est. » (*Institut. Theolog. Moralis*, t. II, 1931, n° 221). Et il renvoie pour plus amples détails à ses *Casus conscientiæ*, 721-722.

Q. — Dans notre province ecclésiastique il y a un archevêque, un évêque, et plusieurs Vicaires apostoliques. Toute la province dépend *de Propaganda Fide*.

1° On se demande si le décret de 1929 (pas sous la main) qui concentre toute l'administration entre les mains des Vicaires apostoliques s'applique aussi bien à un évêque, dont le diocèse fait partie de la même province, sous la Propagande.

2° Que faut-il entendre par dons *intuitu Missionis* ? Cela veut-il dire : pour les Œuvres de la Mission, comme écoles, églises, aumônes pour une Première Communion, ou aumônes tout court aux pauvres, etc.? Ou bien — *o res mirabilis!* — pour la maison, la Congrégation, donc pour la *caisse commune ?* On dit : « C'est pour les pauvres, nous sommes pauvres, donc... La Congrégation a tant donné : hommes, argent, etc., pour la mission, donc nous pouvons mettre tous les dons *intuitu missionis data* dans la caisse de la province, de la maison, s'il n'y a pas de but déterminé. »

R. — Ad I. Il est regrettable que vous n'ayez pas sous la main l'Instruction de la S. C. de la Propagande du 8 décembre 1929 [1]. Si ce document, destiné aux Missionnaires, ne se trouve pas entre leurs mains, où faudra-t-il l'aller chercher ?

Pour répondre à votre première question, je rappellerai d'abord qu'aux termes du can. 252 § 3, la S. C. de la Propagande a juridiction sur les pays où la hiérarchie catholique n'a pas été établie et aussi sur ceux où elle a été établie depuis peu de temps. Tel paraît être le cas de la région où vous êtes, puisqu'on y voit, côte à côte, des pays confiés à des évêques et par conséquent érigés en diocèses, et d'autres encore à l'état de vicariats apostoliques.

Si par ailleurs on se reporte au texte de l'Instruction du 8 décembre 1929, on voit qu'elle confie le gouvernement de la Mission au Supérieur. C'est le terme d'une portée très générale qu'elle emploie toujours. Et afin d'éviter toute confusion elle le définit : *Unus ac verus missionis Superior is est qui nominatur a Sancta Sede.* Le Supérieur de la Mission est par là clairement distingué du Supérieur de l'Institut religieux auquel a pu être confiée l'évangélisation de la même région. Par supérieur il faut donc entendre : l'archevêque et l'évêque, et aussi le Vicaire apostolique, et le Préfet ou Propréfet apostolique.

Ad II. A propos des libéralités faites aux missionnaires, la même Instruction invite à distinguer celles qui sont faites à la Mission de celles qui sont faites à l'Institut religieux auquel appartiennent les missionnaires, ou à ces derniers eux-mêmes. Comment faire cette distinction ? D'après l'intention du donateur, qu'il faut chercher à connaître, ou tout au moins à présumer.

Quand une donation est faite, sans préciser davantage, « pour la mission, » il faut l'appliquer à la mission, et non pas au missionnaire.

Ce serait un peu forcer la logique que de soutenir : s'il n'y avait pas de missionnaire, il n'y aurait pas de mission. C'est le contraire qui serait vrai, car même en l'absence de missionnaires il reste des missions à entreprendre.

On ne peut pas admettre non plus le raisonnement d'après lequel l'Institut religieux aurait le droit de récupérer sur les dons anonymes les dépenses faites par lui pour une mission déterminée. S'il a engagé ces dépenses, c'est par charité, et quand on donne, c'est sans esprit de retour. C'est surtout sans aucun droit à compensation. Quant

[1] Vous l'auriez trouvé, avec commentaire, dans l'*Ami* du 17 avril 1930, p. 244-247. — Texte dans les *Acta Apost. Sedis*, 1930, p. 111 et suiv.